

Happel (1647-90 ; *Le roman de guerre hongrois*, 1685, chap. 7-8), un représentant de la littérature dite de curiosités (Uther 4, 244-245).

– Autres versions : Basile, « Les cinq fils » (V, 7), dont Brentano s'est inspiré pour son *Maître d'école Baguette et ses cinq fils* (*Schulmeister Klopstock und seine Söhne*, 1846-47) ; Straparola (VII, 5) ; Russie : Afanassiev 1, 192 (« Les sept Siméon ») ; Bretagne : Luzel 3, 312 « Les six frères paresseux » ; Sébillot, Contes 1, 53 n° 8 « Les quatre fils du meunier » (BP 3, 45, 58).

– Un trait propre à la farce est le fait qu'être voleur est considéré comme un métier à part entière et pouvant être appris (voir le KHM 192).

130

Un-Œil, Double-Œil et Triple-Œil

Il était une fois une femme qui avait trois filles. L'aînée s'appelait Un-Œil, parce qu'elle n'avait qu'un seul œil au milieu du front ; la fille puînée s'appelait Double-Œil, parce qu'elle avait deux yeux comme tout le monde, et la cadette s'appelait Triple-Œil parce qu'elle avait trois yeux, et chez elle aussi, le troisième œil se trouvait au milieu du front. Mais parce que Double-Œil avait la même apparence que les autres gens, ses sœurs et sa mère ne pouvaient la souffrir. « Toi, avec tes deux yeux, tu ne vaux pas mieux que le peuple ordinaire, tu n'es pas des nôtres ! », lui disaient-elles. Elles la bouscullaient, lui jetaient de méchants habits, lui donnaient pour toute nourriture des restes de leurs repas, et ne manquaient pas une occasion de la maltraiter.

Un jour, Double-Œil dut sortir au champ pour garder leur chèvre. Or, elle avait encore très faim car ses sœurs lui avaient donné très peu à manger. Elle s'assit donc sur un muret et fondit en larmes, et elle pleurait tant que deux ruisseaux se mirent à couler de ses yeux. Et quand, tout en se lamentant, elle leva les yeux, elle vit une femme debout près d'elle qui lui demanda :

– Pourquoi pleures-tu, Double-Œil ?

– Ne devrais-je pas pleurer ? répondit Double-Œil. Parce que j'ai deux yeux comme tout le monde, mes sœurs et ma mère ne peuvent me souffrir. Elles me bousculent, me jettent de vieux habits et me donnent leurs restes pour toute nourriture. Et aujourd'hui, elles m'en ont donné si peu que j'ai encore très faim.

– Sèche tes larmes, Double-Œil, répondit la femme sage. Je vais te dire quelque chose qui te permettra de ne plus avoir à souffrir de la faim. Tu n'auras qu'à dire à ta chèvre :

“Mêê, ma biquette,
Petite table, sois prête”,

et une petite table joliment dressée apparaîtra devant toi, couverte des meilleurs mets qui soient, si bien que tu pourras manger autant que tu voudras. Et quand tu seras rassasiée et que tu n'auras plus besoin de la petite table, tu n'auras qu'à dire :

“Ma biquette, mêê,
Petite table, disparaîs”,

et elle disparaîtra.

Sur ces mots, la femme sage partit. Double-Œil, quant à elle, se disait : « Il faut absolument que j'essaie tout de suite pour voir si elle a dit vrai : j'ai bien trop faim ! » Elle dit donc :

“Mêê, ma biquette,
Petite table, sois prête”,

À peine avait-elle prononcé ces paroles qu'une petite table apparut, couverte d'une jolie nappe blanche, et sur laquelle se trouvait une assiette avec un couteau, une fourchette et une cuiller d'argent. Tout autour, il y avait les meilleurs mets qui soient, fumants et encore tout chauds, comme s'ils sortaient tout droit de la cuisine. Double-Œil récita alors la prière la plus courte qu'elle connût : « Seigneur Dieu, viens à notre table maintenant et toujours, amen. » Puis elle se servit et mangea de bon appétit. Et lorsqu'elle fut rassasiée, elle dit, comme le lui avait enseigné la femme sage :

“Ma biquette, mêê,
Petite table, disparaîs.”

La petite table disparut aussitôt avec tout ce qui s'y trouvait. « Voilà une belle cuisine ! », se dit Double-Ceil, toute contente et de bonne humeur.

Le soir, quand elle rentra chez elle avec sa chèvre, Double-Ceil trouva une écuëlle en terre avec de la nourriture que ses sœurs lui avaient laissée, mais elle n'y toucha pas. Le lendemain matin, elle sortit de nouveau avec sa chèvre et laissa là les quelques morceaux qu'on lui donna. La première et la deuxième fois, ses sœurs ne se rendirent compte de rien, mais comme la même chose se reproduisait tous les jours, elles s'en aperçurent et se dirent entre elles : « Quelque chose ne tourne pas rond, avec Double-Ceil : elle laisse à chaque fois son repas, alors que d'habitude, elle mangeait tout ce qu'on lui donnait sans en laisser une miette. Elle aura trouvé d'autres moyens de se nourrir. » Et pour pouvoir la percer à jour, Un-Ceil devait accompagner Double-Ceil quand celle-ci mènerait la chèvre à la pâture, et elle devait surveiller ce que celle-ci faisait et s'il n'y avait pas quelqu'un qui lui apportait à boire et à manger.

Aussi, quand Double-Ceil s'apprêta à repartir, Un-Ceil s'approcha d'elle et lui dit : « Je vais t'accompagner au champ pour voir si tu gardes la chèvre comme il faut et si tu la mènes bien à un endroit où elle peut manger. » Mais Double-Ceil comprit ce qu'elle avait derrière la tête. Elle mena la chèvre dans un champ où l'herbe était très haute et dit à sa sœur : « Viens, Un-Ceil, asseyons-nous, je vais te chanter quelque chose. » Un-Ceil s'assit, mais la route, qu'elle n'avait pas l'habitude de faire, et la chaleur du soleil l'avaient fatiguée. Double-Ceil chantait sans cesse :

“Un-Ceil, veilles-tu ?
Un-Ceil, dors-tu ?”

Un-Ceil ferma alors son unique œil et s'endormit. Quand Double-Ceil vit que sa sœur dormait profondément et qu'elle ne pouvait pas la trahir, elle dit :

“Mêê, ma biquette,
Petite table, sois prête”,

puis elle s'installa à sa petite table, mangea et but jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée, puis elle dit de nouveau :

“Ma biquette, mêê,
Petite table, disparaïs”,

et, en un clin d'œil, tout avait disparu. Double-Ceil réveilla alors Un-Ceil et lui dit : « Un-Ceil, toi qui voulais garder la chèvre, tu t'es endormie ! Pendant ce temps, elle aurait pu se sauver et s'enfuir Dieu sait où ! Viens, rentrons à la maison. » Elles rentrèrent donc chez elles et, une fois de plus, Double-Ceil ne toucha pas à son écuëlle. Un-Ceil, quant à elle, fut incapable de dire à sa mère pourquoi sa sœur ne mangeait pas et dit, pour s'excuser : « Quand nous étions dehors, je me suis endormie ».

Le lendemain, la mère dit à Triple-Ceil : « Cette fois, c'est toi qui accompagneras Double-Ceil et qui devras faire attention pour voir si elle se nourrit dehors et si quelqu'un vient lui apporter à boire et à manger, car elle doit certainement se nourrir en cachette. » Triple-Ceil s'approcha donc de Double-Ceil et lui dit : « Je vais t'accompagner pour voir si tu gardes la chèvre comme il faut et si tu la mènes bien à un endroit où elle peut manger. » Mais Double-Ceil comprit ce qu'elle avait derrière la tête. Elle mena la chèvre dans un champ où l'herbe était très haute et dit à sa sœur : « Viens, Triple-Ceil, asseyons-nous, je vais te chanter quelque chose. » Triple-Ceil s'assit, mais la route et la chaleur du soleil l'avaient fatiguée. Double-Ceil reprit la même chanson que la fois précédente :

“Triple-Ceil, veilles-tu ?”

Mais au lieu de chanter, comme elle aurait dû le faire :

“Triple-Ceil, dors-tu ?”,

elle chantait, par étourderie :

“Double-Ceil, dors-tu ?”,

et elle continuait ainsi :

“Triple-Œil, veilles-tu ?
Double-Œil, dors-tu ?”

Les deux yeux de Triple-Œil se fermèrent alors et s'endormirent, mais le troisième œil ne s'endormit pas, car la formulette ne s'adressait pas à lui. Certes, Triple-Œil le ferma, mais seulement par ruse, pour faire comme si cet œil-là dormait aussi. Mais en réalité, elle clignait de cet œil et voyait tout parfaitement. Et quand Double-Œil crut que sa sœur dormait à poings fermés, elle dit sa petite formulette :

“Mêê, ma biquette,
Petite table, sois prête”,

mangea et but jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée, puis ordonna à sa petite table de repartir :

“Ma biquette, mêê,
Petite table, disparaïs”.

Or Triple-Œil avait tout vu. Double-Œil revint alors vers elle, la réveilla et lui dit : « Eh bien, Triple-Œil, tu t'es endormie ? Tu fais une bonne gardienne ! Viens, rentrons à la maison. » Quand elles furent de retour chez elles, Double-Œil ne mangea pas, une fois de plus, et Triple-Œil dit à sa mère : « À présent, je sais pourquoi cette créature orgueilleuse ne mange pas. Quand elle est dehors et qu'elle dit à la chèvre :

“Mêê, ma biquette,
Petite table, sois prête”,

une petite table apparaît devant elle, chargée des meilleurs mets qui soient, bien meilleurs que ce que nous mangeons ici. Et quand elle est rassasiée, elle dit :

“Ma biquette, mêê,
Petite table, disparaïs”,

et tout disparaît. J'ai observé tout cela bien attentivement : elle m'a endormi deux yeux avec une petite formulette, mais

heureusement, l'œil que j'ai sur le front était resté éveillé. » La mère, jalouse, s'écria alors : « Comment ? Tu veux avoir un sort meilleur que le nôtre ? Eh bien, l'envie t'en passera ! » Elle saisit un couteau de boucher et le planta dans le cœur de la chèvre, qui s'écroula, morte, sur le sol.

À la vue de cela, Double-Œil sortit bien chagrinée de la maison, s'assit sur un muret du champ et se mit à verser des larmes amères. Soudain, la femme sage apparut de nouveau près d'elle et lui dit :

— Pourquoi pleures-tu, Double-Œil ?

— Ne devrais-je pas pleurer ? répondit celle-ci. La chèvre qui me mettait si bien la table tous les jours quand je disais votre formulette, a été poignardée par ma mère. À présent, je dois à nouveau souffrir de la faim et des soucis.

— Je vais te donner un bon conseil, Double-Œil, répondit la femme sage. Demande à tes sœurs de te donner les intestins de la chèvre que ta mère a abattue. Enterre-les dans le sol, près de la porte de la maison, et ton bonheur sera assuré.

Après avoir prononcé ces mots, la femme sage disparut, et Double-Œil retourna dans la maison et dit à ses sœurs :

— Mes chères sœurs, donnez-moi tout de même quelque chose de ma chèvre. Je ne veux pas de bon morceau, donnez-moi juste les intestins.

— Tu peux les avoir, si c'est tout ce que tu veux, dirent ses sœurs en éclatant de rire.

Double-Œil prit donc les intestins et, le soir, quand tout fut silencieux, elle les enterra près de la porte de la maison, comme le lui avait dit la femme sage.

Le lendemain matin, quand elles furent toutes réveillées et qu'elles sortirent de la maison, un arbre magnifique et merveilleux se dressait là, qui portait des feuilles d'argent et, au milieu des feuilles, des fruits d'or, si bien qu'on n'avait jamais rien vu de plus beau ni de plus exquis dans le vaste monde. Elles ignoraient cependant comment cet arbre était apparu là pendant la nuit. Seule Double-Œil comprit qu'il avait poussé à partir des intestins de la chèvre, car il se trouvait à l'endroit même où elle les avait enterrés.

La mère s'adressa alors à Un-Œil : « Grimpe dans l'arbre, mon enfant, et cueille-nous des fruits. » Un-Œil grimpa dans l'arbre, mais comme elle s'apprêtait à saisir une des pommes

d'or, la branche lui échappa des mains. Et la même chose se reproduisit à chaque fois, si bien qu'elle eut beau faire tout ce qu'elle pouvait, elle fut incapable de cueillir la moindre pomme. La mère dit alors : « À ton tour, Triple-Œil. Avec tes trois yeux, tu peux mieux voir qu'Un-Œil ce qui se passe autour de toi. » Un-Œil redescendit de l'arbre et Triple-Œil y grimpa. Mais elle ne fut pas plus adroite : elle avait beau regarder autant qu'elle pouvait, les pommes d'or se dérobaient toujours. La mère finit par s'impatisser et grimpa elle-même dans l'arbre, mais elle ne parvint pas plus qu'Un-Œil et Triple-Œil à saisir les fruits : à chaque tentative, ses mains se refermaient sur le vide.

Double-Œil dit alors : « Je veux essayer, moi aussi. Peut-être y parviendrai-je, moi ? » Ses sœurs eurent beau s'écrier : « Que veux-tu donc, toi, avec tes deux yeux ? » Double-Œil grimpa tout de même dans l'arbre et les pommes d'or ne se dérobèrent pas : bien au contraire, elles vinrent se placer d'elles-mêmes dans sa main, si bien qu'elle put les cueillir l'une après l'autre, et qu'elle redescendit de l'arbre avec son tablier rempli de pommes. La mère les lui prit, mais au lieu de traiter mieux la pauvre Double-Œil en échange de cela, ses filles et elles n'en furent que jalouses, parce qu'elle seule pouvait cueillir les fruits de l'arbre, et elles furent encore plus dures avec elle qu'auparavant.

Un jour, alors qu'elles se trouvaient toutes ensemble près de l'arbre, un jeune chevalier passa par là. « Vite, Double-Œil, cache-toi là-dessous, pour que nous n'ayons pas honte de toi ! », s'écrièrent ses deux sœurs en couvrant en toute hâte la malheureuse jeune fille d'un tonneau vide qui se trouvait à côté de l'arbre. Elles cachèrent aussi sous le tonneau les pommes d'or que Double-Œil venait de cueillir. Quand le chevalier – qui était bel homme – s'approcha, il s'arrêta pour admirer le magnifique arbre d'or et d'argent, et s'adressa ainsi aux deux sœurs : « À qui est ce bel arbre ? Celle d'entre vous qui m'en donnerait un rameau pourrait me demander en échange tout ce qu'elle désire. » Un-Œil et Triple-Œil répondirent alors que l'arbre était à elles et qu'elles voulaient bien lui en donner un rameau. Elles se donnèrent en effet bien du mal toutes les deux, mais elles n'y parvinrent pas, car les branches et les fruits se retiraient chaque fois qu'elles en

approchaient les mains. Le chevalier dit alors : « C'est bien étrange que cet arbre soit à vous et que vous n'ayez cependant pas le pouvoir d'en cueillir quoi que ce soit. » Elles maintinrent cependant que l'arbre était leur propriété. Mais pendant qu'elles parlaient ainsi, Double-Œil, qui se trouvait sous le tonneau, fit rouler quelques pommes d'or jusqu'aux pieds du chevalier, car elle était en colère que ses sœurs ne disent pas la vérité. À la vue des pommes, le chevalier s'étonna et demanda d'où elles venaient. Un-Œil et Triple-Œil répondirent alors qu'elles avaient encore une sœur, mais que celle-ci ne pouvait se montrer parce qu'elle n'avait que deux yeux, comme le commun des mortels. Le chevalier exigea cependant de la voir et appela : « Sors, Double-Œil ! » Double-Œil sortit donc de dessous le tonneau, toute confiante, et le chevalier fut émerveillé par sa beauté et lui parla ainsi :

– Toi, Double-Œil, tu peux certainement me briser un rameau de cet arbre.

– Oui, répondit-elle. J'espère bien en être capable, car cet arbre est à moi.

Elle y grimpa et brisa sans aucune difficulté un rameau portant des feuilles d'argent et des fruits d'or, qu'elle tendit au chevalier. Celui-ci lui répondit alors :

– Que dois-je te donner en retour, Double-Œil ?

– Ah, répondit la jeune fille, je souffre de faim et de soif, de chagrin et de misère du lever jusqu'au coucher du soleil : si seulement vous pouviez me délivrer de cela en m'emmenant avec vous, je serais heureuse !

Le chevalier prit alors Double-Œil dans ses bras, l'installa sur son cheval et l'emmena dans le château royal de son père. Là-bas, il lui donna de beaux habits, de quoi boire et manger autant qu'elle le désirait, et comme il l'aimait tant, il fit bénir son union avec elle et leur mariage fut célébré avec grande joie.

C'est au moment où le beau chevalier emmena ainsi Double-Œil que ses deux sœurs lui envièrent vraiment son bonheur. « Qu'à cela ne tienne, il nous reste l'arbre merveilleux, se dirent-elles. Même si nous ne pouvons en cueillir les fruits, tout le monde s'arrêtera devant et viendra nous voir pour nous en faire compliment ; qui sait si la fortune ne nous sourira pas, à nous aussi ! » Mais le lendemain matin, l'arbre

avait disparu et leur espoir avec. Et lorsque Double-Œil regarda par la fenêtre de sa petite chambre, elle eut la grande joie de voir que l'arbre se trouvait devant et qu'il l'avait donc suivie.

Double-Œil vécut heureuse pendant longtemps. Un jour, deux pauvres femmes vinrent la trouver au château et lui demandèrent l'aumône. Elle regarda alors attentivement leurs visages et reconnut ses sœurs Un-Œil et Triple-Œil, qui avaient sombré dans la misère au point de devoir aller sur les routes et mendier pour gagner leur pain. Double-Œil leur souhaita la bienvenue, fut bonne envers elles et prit soin de ses sœurs, si bien qu'elles regrettèrent du fond du cœur le mal qu'elles lui avaient fait dans leur jeunesse.

– *Einäuglein, Zweinäuglein und Dreiäuglein.*

– AaTh 511 : Un-Œil, Double-Œil et Triple-Œil

– 2^{ème} édition (1819, KHM 130), *Petite édition* (1825, n° 46).

– Ce conte a remplacé le conte « Le soldat et le menuisier » (qui portait le n° 44 dans la 1^{ère} édition du tome 2, en 1815), retiré du recueil (cf. conte retranché n° 22).

– Ce récit merveilleux, originaire de Haute-Lusace, fut publié pour la première fois en 1812 par Theodor Peschek dans la revue de Johann Gustav Büsching *Nouvelles hebdomadaires pour les amis du Moyen Âge* (*Wöchentliche Nachrichten für Freunde des Mittelalters* 1816, vol. 2, 17-26).

– Dans leurs notes, les frères Grimm disent eux-mêmes avoir « réécrit [cette version] à [leur] façon » (JWG 1856, 213). Ainsi, la fée de la version d'origine a été remplacée par une « femme sage », afin d'éviter une ressemblance trop grande avec les contes de fées à la française. Ont également été renforcés les traits chrétiens de ce conte. Ce texte constitue un bon exemple de la manière dont les frères Grimm, en particulier Wilhelm, ont retravaillé les sources écrites dont ils s'inspiraient.

– Les frères Grimm soulignent la proximité de ce conte avec celui de Cendrillon (KHM 21) et relèvent les éléments similaires : « Double-Œil est Cendrillon, la femme sage qui a pitié d'elle dans son malheur est probablement sa vraie mère, décédée ; le déroulement de l'ensemble du conte présente une similitude manifeste : l'arbre qui jette de l'or et de l'argent, le prétendant dont seule la vraie fiancée peut satisfaire le souhait » en cueillant des pommes (JWG 1856, 213). Ce conte s'apparente au type de « La Petite-vache-de-la-Terre » (*Das Erdkühlein*), et sa première version remonte à l'ouvrage *La compagnie au jardin* (*Gartengesellschaft*) de Martin Montanus, publié vers 1559, où le 5^{ème} chapitre du second tome se compose d'un récit intitulé « La belle histoire d'une dame et de deux enfants » (« *Ein schöne History von einer Frawen mit zweyen Kindlin* ») – récit qui était connu du jeune Goethe. Les Grimm évoquent également une autre version de ce conte, provenant de la région du Rhin, où les sœurs sont au nombre de huit, chacune ayant un œil de plus que l'autre. Bolte et Polivka mentionnent, dans leurs commentaires des contes de Grimm, deux autres versions, l'une originaire de Transylvanie et l'autre de Prusse orientale, où l'animal secourable file pour l'héroïne. Dans la première version, il s'agit d'un taureau, qui ressuscite à partir de la corne conservée par l'héroïne ; il doit combattre la marâtre qui s'est changée en ours, et se transforme finalement en un beau prince. Dans la seconde version, la demi-sœur

n'apparaît qu'au moment où il s'agit de cueillir les pommes de l'arbre merveilleux (BP 3, 62). Dans plusieurs autres versions scandinaves et françaises, l'héroïne fuit sur le dos du taureau secourable, et traverse plusieurs forêts où elle casse une branche d'arbre, contrairement aux recommandations de l'animal, qui trouve alors généralement la mort (cf. notamment Asbjörnsen-Moe, n° 19 ; Sébillot, *Contes* 1, 15 n° 3 « Le taureau bleu »). Dans une version galloise, l'agneau qui aide la jeune fille est abattu puis il ressuscite, mais comme la jeune fille a oublié de ramasser ses sabots, il est incapable de bouger (Cambell n° 43 « The sharp grey sheep », cf. BP 3, 63). Pour la liste complète des versions, nous renvoyons aux listes établies respectivement par Bolte et Polivka, et par Paul Delarue et M.-L. Tenèze (BP 3, 62-66 ; CPF 2, 273-277).

– Plusieurs éléments de ce conte évoquent des épisodes de la mythologie grecque : la chèvre nourricière renvoie à Amalthée, la chèvre qui a nourri Zeus enfant ; les pommes qui se dérobent alors que les sœurs et la mère de l'héroïne tentent de les saisir rappellent le supplice de Tantale ; la ruse dont use Double-Œil pour endormir ses sœurs est la même que celle par laquelle Hermès endort Argus aux cent yeux, dans le mythe d'Io (cf. Ovide, *Métamorphoses*, I, 583), et la sœur qui n'a qu'un seul œil évoque immanquablement le cyclope Polyphème. Les Grimm mentionnent également à ce propos Odin, qui est borgne pour avoir payé de son autre œil l'accès à la connaissance (JWG 1856, 213). Concernant l'arbre merveilleux qui vient remplacer l'animal nourricier, les frères Grimm précisent que lorsque l'héroïne enterre les intestins de sa chèvre, il s'agit en réalité du cœur de l'animal : ce faisant, ils tracent un parallèle avec le rôle que joue le cœur dans les contes KHM 60 et 122, où il apporte la richesse à celui qui le mange (JWG 1856, 213). Voir en complément la note du conte KHM 21.

131

La belle Catherinelle et Pif Paf Poltrie

- Bien le bonjour, Père *Hollenthe*.
- Merci bien, Pif Paf Poltrie.
- Pourrais-je épouser votre fille ?
- Mais oui, si Mère Trait-la-Vache, frère Hautorgueil, sœur Tendre-Fromage et la belle Catherinelle sont d'accord, cela pourra se faire.
- Où est donc Mère Trait-la-Vache ?
- Elle est à l'écurie et traite la vache.
- Bien le bonjour, Mère *Trait-la-Vache*.
- Merci bien, Pif Paf Poltrie.
- Pourrais-je épouser votre fille ?
- Mais oui, si Père Hollenthe, frère Hautorgueil, sœur Tendre-Fromage et la belle Catherinelle sont d'accord, cela pourra se faire.